

Gabriel Garca Marquez « Le général dans son labyrinthe »

Un livre vindicatif

Maria Elvira Samper

Number 38, December 1989, January–February 1990

Visions sud-américaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Samper, M. E. (1989). Gabriel Garca Marquez « Le général dans son labyrinthe » : un livre vindicatif. *Nuit blanche*, (38), 42–47.

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ

« LE GÉNÉRAL DANS SON LABYRINTHE* » UN LIVRE VINDICATIF



Le général Simón Bolívar, 1783-1830 (Harlingue-Violet).

* Titre français provisoire du dernier roman de Gabriel García Márquez : *El general en su laberinto*.

Je l'ai appelé plusieurs fois chez lui, à Mexico. Il a finalement accepté de m'accorder une entrevue. Une seule restriction : on ne parlera pas de politique. « J'ai décidé de ne plus parler de politique, m'a-t-il dit, à partir du moment où je me suis rendu compte qu'on ne sait qui croire, qu'on ne sait qui dit la vérité et qui dit des mensonges. » C'est d'accord. L'interviewé a le droit sacré d'établir ses conditions. Et j'accepte les siennes parce que je tiens à savoir ce qu'il pense aujourd'hui de l'accueil du Général dans son labyrinthe, son dernier roman (à paraître en français chez Grasset au début de l'année 1990), qui fait déjà l'objet d'une controverse éthique autour de Bolívar.

García Márquez me reçoit chez lui. Ses cheveux sont plus gris. Il est plus mince. « Voilà, ma fille, je fais une diète de mannequin », me dit-il comme pour me rappeler, encore une fois, qu'il est doué d'une force de volonté et d'une discipline presque militaires, à toute épreuve.

On entre en matière. *Le général*, que j'ai lu en vitesse, me laisse l'impression que García Márquez a décidé de faire descendre Bolívar de son piédestal pour le montrer, littéralement et littérairement, tout nu.

Toute mon œuvre correspond à une réalité géographique et historique

Maria Elvira Samper — Quoique vous ayez toujours dit qu'un livre, une fois publié, cesse de vous intéresser, que pensez-vous du Général dans son labyrinthe ?

Gabriel García Márquez — C'est le seul livre vis-à-vis duquel je me sens absolument tranquille. D'abord parce que j'y ai travaillé plus qu'à aucun autre : il m'a demandé trois ans d'écriture et un peu plus de trois ans de recherche. Ensuite parce que le résultat correspond à mes attentes. C'est un roman qui a exactement la mesure que je voulais lui donner, tant du point de vue technique que du point de vue historique et littéraire. Je suis absolument sûr que Bolívar était comme ça.

M.E.S. — Vous n'avez pas ressenti cette même tranquillité devant le succès sans précédent de L'amour au temps du choléra ?

G.G.M. — Non. Avec *L'amour* j'ai eu très peur. Pour moi c'était une aventure. Je risquais le kitsch, le mélodrame... Bolívar, c'est un projet littéraire dans lequel j'ai plongé avec toutes les connaissances documentaires, techniques et intellectuelles nécessaires et je crois avoir réussi à le mener à bien. D'autre part, *Le général* a une plus grande importance que le reste de mon œuvre. Il prouve que toute mon œuvre correspond à une réalité géographique et historique. Il ne s'agit pas du réalisme magique et de toutes ces choses qu'on dit. Quand on lit le Bolívar, on s'aperçoit que tout le reste a, d'une certaine façon, une base documentaire, une base historique, une base géographique.

Le général, c'est le *Colonel*, mais avec des fondements historiques. Au fond je n'ai fait qu'écrire un seul livre, qui est le même et qui tourne et tourne et continue.

M.E.S. — D'où vous est venue l'idée d'écrire sur Bolívar, sur le dernier voyage de Bolívar ?

G.G.M. — Remarque que je n'ai jamais pensé que j'allais écrire ce livre sur Bolívar. Je voulais écrire sur la rivière Magdalena. J'ai descendu et remonté onze fois dans la rivière Magdalena. Je connais cette rivière village par village, arbre par arbre. Il me semblait que le meilleur prétexte pour parler de la rivière et pour la raconter, c'était ce dernier voyage de Bolívar.

Roman historique ou histoire romancée ?

M.E.S. — Mais alors, à quel moment Bolívar commence-t-il à vous intéresser plus que l'histoire de la rivière ?

G.G.M. — Il y a un moment où je me suis mis à penser à cet homme, à ce qu'il serait, pour savoir s'il devait parler, s'il devait bouger... Je commence à m'enfoncer... et alors je me rends compte — quelle horreur — que cet homme n'a absolument rien à voir avec ce qu'on nous apprend à l'école. J'ai commencé à lire des biographies de Bolívar et à comprendre le genre d'être humain qu'il était. Je l'ai trouvé si familier, si connu.

Il était comme beaucoup de monde que je connais au Venezuela, en Colombie. Il était très caribbe. J'ai commencé à l'aimer beaucoup et à éprouver une grande compassion pour lui. Et surtout, j'ai commencé à éprouver de la colère pour ce qu'on lui avait fait.

M.E.S. — Parmi les biographies que vous avez lues, laquelle aimez-vous le plus ?

G.G.M. — Tu seras surprise. Celle de Indalecio Liévano Aguirre est parmi les meilleures. Le problème c'est que Indalecio n'avait pas de talent pour la littérature. Son style est très aride. Mais pour ce qui est de sa position, de son information, de l'organisation ▶

Illustration de Posada intitulée « La camarade », terme littéraire pour désigner la mort. Posada s'inspire des images de la camarade qu'on vendait chaque année le jour des morts.



La camarade de la ville d'Oaxaca.

des données, du concept... politiquement c'est excellent.

M.E.S. — Quelle image aviez-vous de Bolívar quand vous avez commencé à écrire le roman ?

G.G.M. — Celle qu'on a à l'école, celle de Henao et Arrubia — « sa voix était pénétrante comme le son du clairon », etc., etc. À vrai dire, je n'avais pas la moindre idée de comment il était, Bolívar. Je pense que les jeunes qui finissent l'école n'ont pas la moindre idée sur Bolívar.

M.E.S. — Pourquoi alors écrire le dernier voyage de Bolívar plutôt que LA biographie de Bolívar ?

G.G.M. — Le problème c'est que je ne suis pas capable d'expliquer mon livre. J'ai écrit ce livre pour essayer de m'expliquer moi-même ce qu'était tout ça. Le voyage était la partie la moins documentée de la vie de Bolívar. Lui qui écrivait tant de lettres, pendant ce voyage il n'en a écrit que deux ou trois, personne n'a pris de notes, personne n'a écrit de mémoires. C'est ce qui m'a permis d'imaginer. Quelle merveille ! Je pouvais tout inventer.

M.E.S. — Et le dilemme roman historique/histoire romancée ?

G.G.M. — C'est totalement un roman. L'absence de documentation m'a mis très à l'aise. Le fait d'écrire un roman et non une biographie me permettait de me mettre dans la tête du personnage. Mais j'ai réussi à me convaincre que j'ai écrit une biographie de

Bolívar, en ce sens que je crois avoir cerné sa personnalité. Je crois qu'il était comme ça.

M.E.S. — Quelle méthode avez-vous employée ?

G.G.M. — J'ai procédé par induction : dans telles conditions historiques et politiques, ou dans telle situation personnelle, si Bolívar disait ceci dans une lettre ou agissait comme cela, alors c'est ça qui devait se passer dans sa tête. Le roman, contrairement à la biographie, permet d'écrire avec une absolue liberté.

M.E.S. — L'Histoire ne vous imposait-elle pas de limites ?

G.G.M. — La psychologie du personnage, son comportement, sa personnalité... c'est de la fiction, basée sur beaucoup de documents. Dans ce roman, il n'y a pas une seule donnée historique qui ne soit pas attestée et archivifiée. Partant de là, je peux aisément inventer ce qui ne se trouve pas dans les documents.

M.E.S. — On peut alors parler ici de la théorie de l'Iceberg de Hemingway ? La masse gigantesque de glace que nous voyons flotter est invulnérable, parce que sous l'eau elle est soutenue par les sept huitièmes de son volume.

G.G.M. — Ce qu'on remarque dans *Le général* c'est l'énorme quantité d'information qu'il y a dessous.

M.E.S. — La recherche historique, vous a-t-elle posé des problèmes ?

G.G.M. — Oui. D'abord, je manquais totalement d'expérience et de méthode. Je savais traiter les faits en journaliste, pas en historien. Je n'avais jamais fait de travail aussi poussé. J'ai perdu beaucoup de temps, j'ai perdu l'humour, je me suis épuisé inutilement. Si j'avais à écrire un livre historique à nouveau, je le ferais bien plus facilement car j'ai maintenant une idée sur la question.

M.E.S. — *Avez-vous trouvé des choses curieuses au cours de cette recherche ?*

G.G.M. — Oui. Par exemple, on ne dit nulle part — et je te lance le défi de trouver un seul élément d'information à ce sujet — que Bolívar portait des lunettes. Or, j'ai découvert qu'on fait mention d'une paire de lunettes dans l'inventaire après décès de ses biens. Une vérification m'a appris qu'on appelait « lunettes » les longues-vues.

M.E.S. — *Pourquoi avez-vous décidé alors que Bolívar porterait des lunettes ?*

G.G.M. — Quel âge avait-il quand il est mort ?

M.E.S. — 47 ans.

G.G.M. — Eh bien, quelle personne à cet âge-là ne commence pas à faire de la presbytie ? Quelle personne à cet âge-là ne porte pas de lunettes ? En plus, Bolívar était un lecteur infatigable et il lisait à la chandelle. Il réussissait peut-être à le cacher un peu, mais pour lire des documents à la lumière d'une chandelle, il fallait qu'il porte des lunettes.

Le vrai Bolívar est celui qui se balance nu dans son hamac

M.E.S. — *Vous dites que vos livres commencent toujours avec une image. À quel moment a surgi l'image de Bolívar nu dans la baignoire, qui ouvre le livre ?*

G.G.M. — J'ai effectivement dit ça, mais ça ne veut pas forcément dire que cette image soit la première du livre, bien que ce soit le cas cette fois-ci et dans *Cent ans de solitude*. J'ai commencé à étudier l'iconographie de Bolívar. Je ne pouvais pas croire que c'était ça l'image du Libertador¹. Je n'arrivais pas à le voir. Mais tout d'un coup j'ai trouvé une phrase du jeune Bolívar : « Je mourrai pauvre et nu ». Alors j'ai exactement vu comment ça devait être. Ce n'était pas tout à fait l'image de la baignoire, mais celle de la nudité. Plus tard j'ai trouvé le témoignage d'un diplomate anglais qui raconte son arrivée à Bogotá. Il est allé au palais et il y a trouvé quelques soldats qui jouaient aux dés, ou à quelque chose de semblable, mais avec des cailloux. Bolívar, nu dans un hamac, suivait des pieds le rythme d'une marche républicaine qu'il sifflait pendant qu'O'Leary, assis par terre, écrivait la phrase qu'il venait de lui dicter. À ce moment-là j'ai vu Bolívar. J'ai fait abstraction du froid à Bogotá, du fait qu'il était le président, du palais, de tout. Et je me suis dit : le vrai Bolívar est celui-là, qui se balance dans un hamac, nu. Nous sommes comme ça, les gens de la côte. Mais c'est une anecdote que les historiens ont rejetée. Tu vois, tout ce que les historiens considèrent comme faux, moi, c'est ce qui

m'a ému et ce qui m'a donné l'image exacte de Bolívar.

M.E.S. — *Pourquoi ont-ils rejeté cette anecdote ?*

G.G.M. — Parce que les historiens maintiennent que, à cette date-là, O'Leary n'était pas à Bogotá.

M.E.S. — *Est-ce que, au fond, on n'aurait pas peur de démythifier l'image de Bolívar ?*

G.G.M. — Bien sûr qu'on a peur ! Mes amis, les historiens vénézuéliens qui ont lu le livre, n'ont pas eu d'autre reproche à lui faire du point de vue historique. L'un d'eux m'a demandé, de grâce, d'habiller Bolívar.

M.E.S. — *Tout comme les fresques de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine. Pourquoi ?*

G.G.M. — Parce qu'il dit que le livre au complet est très respectueux, que c'est une grande révérence. Mais, que Bolívar se promène tout nu... Je lui ai répondu : « Tu sais bien que c'est oui. Je me promène tout nu chez moi. Et je connais plein de gens de la côte, surtout des hommes, qui se promènent tout nus chez eux ».

M.E.S. — *La nudité... De quel autre trait vous êtes-vous servi pour arriver à faire de Bolívar autre chose qu'un pur esprit ?*

G.G.M. — Une autre chose qui m'a beaucoup aidé à me faire une idée de sa personnalité, c'est ce que j'ai trouvé dans un récit du peintre José María Espinosa, dans *Memorias de un abanderado*. Espinosa est en train de faire un portrait de Bolívar au palais de San Carlos. Manuelita habitait juste en face, l'histoire se passe quelques jours avant l'attentat de septembre. Tout d'un coup on entend des cris. Bolívar cesse de poser et regarde par le balcon. Il crie à l'officier à cheval qui traverse la cour à toute vitesse : « Hé ! Êtes-vous pressé ? » Et le type se retourne et lui dit : « Non, je viens de tuer ce cartagenero² par respect de je ne sais pas trop quoi ». Ce Bolívar qui regarde et qui crie, c'est le vrai Bolívar. Mais personne n'a tenu compte des récits d'Espinosa, parce que c'était un peintre.

M.E.S. — *À propos d'iconographie, quel est le portrait qui ressemble le plus à votre Bolívar ?*

G.G.M. — Il me semble que celui qui s'en rapproche le plus, c'est celui d'un auteur anonyme, le Bolívar haïtien, qui correspond à celui que je décris pendant le déjeuner avec Miranda Lindsay.

M.E.S. — *D'où surgit-elle, Miranda Lindsay ?*

G.G.M. — C'est un personnage totalement fictif. De toutes les femmes de Bolívar, je n'ai gardé que Manuela. Il y en a 35, parmi lesquelles quelques-unes semblent historiques et d'autres non. Alors j'ai décidé de les inventer toutes, sauf Manuela, qui est telle qu'elle apparaît dans le livre.

De Bolívar à García Márquez

M.E.S. — *Il semble y avoir au fond de vos œuvres une conception tragique de l'Histoire et de la communauté humaine. La solitude semble toujours être la* ▶

seule réalité, la seule chose qui reste. Pourquoi ce fatalisme ?

G.G.M. — Ça c'est une interprétation hâtive. Tout ne finit pas en solitude. Je dirais que j'essaie de mettre sur la table tous les éléments négatifs d'une situation, pour que nous nous rendions compte de ce qu'il faut faire pour y remédier.

M.E.S. — *L'opposition solitude/amour est constante chez vous, et on la retrouve également dans Le général.*

G.G.M. — Tu es en train de définir *Cent ans*.

M.E.S. — *Peut-être, mais je trouve ça aussi chez Bolívar. Face à l'abandon, la déchéance, la solitude, la seule chose qui lui apparaisse positive est l'amour.*

G.G.M. — Bon, c'est ça qu'on trouve dans tous mes livres et pas la solitude finale, comme tu dis. La solitude et l'amour, deux opposés. Peut-être que l'amour est la seule option, le seul salut qui nous reste.

M.E.S. — *Quel trait du caractère de Bolívar ressort-il le plus clairement de toutes vos lectures à son sujet ?*

G.G.M. — Je crois que Bolívar était un homme que rien ne pouvait arrêter. Et son désir le plus profond était de voir ce continent devenir un seul pays. Libre. Il voulait vraiment une patrie infinie : l'Amérique latine. C'est le seul point où les contradictions ne se sont pas affrontées en lui.

M.E.S. — *Si la fin justifiait les moyens, alors le fait de dire que le totalitarisme a tenté Bolívar ne tient pas que de la calomnie répandue par l'opposition santanderiste ?*

G.G.M. — En effet. Il est clair que Bolívar était prêt à utiliser n'importe quel moyen pour faire l'unité et l'indépendance de l'Amérique latine. Il était prêt à recourir au totalitarisme — voire à la monarchie — comme à la démocratie. Bolívar était à la fois lui-même et son contraire. D'où la difficulté de l'entreprise biographique : on tombe sur une phrase qui prouve, par exemple, qu'il était partisan de la monarchie, et tout de suite après on trouve la preuve du contraire. J'ai ressenti en faisant des recherches sur Bolívar tous les doutes qu'il m'assaillent dans mon livre.

M.E.S. — *Vous avez toujours dit que dans chacun de vos personnages il y a quelque chose de vous. Qu'est-ce qu'il y a de vous chez Bolívar ?*

G.G.M. — Je m'identifie à Bolívar de plusieurs façons. Par exemple, cette histoire de ne pas donner trop d'importance à la mort, parce que cela peut nous distraire des choses fondamentales, de ce qu'on est en train de faire dans la vie. Ça c'est une interprétation personnelle de Bolívar, mais une interprétation parfaitement vérifiable à travers ses lettres et son comportement. Bolívar ne voulait rien savoir des médecins, ni de sa maladie. Il devait soupçonner qu'il était sur le point de mourir. Mais il ne tenait pas à l'apprendre. Moi aussi j'ai cette manière de voir les choses. Que l'idée de la mort ne vienne pas me distraire de ce que je fais, parce que ce qui reste, c'est ce qu'on fait de son vivant.

M.E.S. — *Qu'avez-vous prêté encore à Bolívar ?*

G.G.M. — Ce que tu imagines le moins de moi : le côté colérique, qu'il contrôlait aussi bien que moi. Il est vrai que le romancier fait des personnages avec des échantillons de lui-même. Une autre chose qui a attiré mon attention et que j'ai beaucoup explorée, c'est sa relation avec les femmes. Je crois que là-dessus, je dis tout. Je crois qu'il n'a aimé personne. Il a probablement aimé sa femme, mais en ayant peur de l'amour.

M.E.S. — *C'est pour ça qu'il dit « Je ne tomberai plus jamais amoureux. C'est comme si on avait deux âmes en même temps. » ?*

G.G.M. — Bolívar dit qu'il ne tombera plus jamais amoureux. Mais c'est moi qui dit qu'être amoureux c'est comme si on avait deux âmes. Et ça c'est merveilleux.

M.E.S. — *Le colonel (dans Le colonel) et le général ont beaucoup de traits en commun, dont la constipation chronique. C'est curieux non ?*

G.G.M. — Si je te dis « constipation chronique », tu peux déjà imaginer le caractère du type. Parce que moi j'ai toujours dit que le monde se divise en deux : ceux qui chient bien, et ceux qui ne chient pas bien.

M.E.S. — *Les santanderistes et les boliviariens ?*

G.G.M. — Ça, c'est toi qui le dis.

Pour une véritable histoire de la Colombie

M.E.S. — *Votre objectif principal était-il de démythifier Bolívar, de le montrer, comme vous dites dans le roman, lorsque la gloire a quitté son corps ?*

G.G.M. — Oui. Il y a quelques jours, à Caracas, on a demandé à Fidel Castro s'il trouvait irrévérencieuse l'image que je présente du Libertador. Il a dit : « C'est une image païenne ». C'est exactement ce que je voulais et je crois que j'ai réussi. Pour te dire à quel point je respecte Bolívar, j'ai refusé qu'on fasse un lancement du livre dans sa maison, avec des jeunes filles costumées en Manuelita Saenz pour le vendre. *Le général* a été écrit, entre autres, pour qu'on arrête de faire des choses de ce genre à la mémoire de Bolívar.

M.E.S. — *Vous ne craignez pas de provoquer une controverse avec la parution de votre livre ?*

G.G.M. — C'est une controverse entre les boliviariens et des anti-boliviariens. Moi, j'ai déjà dit ce que j'avais à dire. On ne tirera pas de moi un autre mot là-dessus. Le reste, ce sont des interprétations qui ne me concernent pas. Qu'ils s'entendent entre eux !

M.E.S. — *Détestez-vous Santander ?*

G.G.M. — Non, mais il est responsable de la situation que nous connaissons aujourd'hui dans ce pays.

M.E.S. — *Comment est-il, ce pays ?*

G.G.M. — C'est un grand pays, mais qui est complètement foutu parce que les institutions ne correspondent pas à la réalité et ça, ça vient de la mentalité de Santander.

M.E.S. — *Êtes-vous devenu bolivarien ?*

G.G.M. — Oui. Et tout ce que je sais, c'est que nous ne connaissons par l'histoire de la Colombie. J'ai l'intention de mettre de côté l'argent que rapportera *Le général* pour mettre sur pied une fondation pour une histoire véritable de la Colombie. Je voudrais regrouper de jeunes historiens qui auraient pour tâche d'écrire cette histoire en marge de l'histoire officielle. Avec ce projet comme avec l'écriture romanesque, je tente de trouver les racines de tout ce qui se passe en Colombie présentement.

M.E.S. — *Croyez-vous que Le général soit un livre sans faiblesses ?*

G.G.M. — La seule faiblesse que je m'accorde, c'est d'avoir écrit un livre vindicatif à l'égard de ceux qui ont fait à Bolívar ce qu'on lui a fait.

M.E.S. — *J'insiste, il y a de l'anti-santanderisme derrière tout ça.*

G.G.M. — Je te dis qu'il n'y a pas d'anti-santanderisme, parce que l'antipathie de Santander pour Bolívar était vraiment réciproque. Évidemment, comme je prends la voix de Bolívar, il y a moins d'arguments contre lui que contre Santander. Quoi qu'il en soit, j'ai essayé de montrer Santander tel qu'il est. Je crois que c'est un homme admirable. Mais, des deux, Bolívar était le vrai libéral. Santander représentait exactement la pensée conservatrice de l'Espagne. Il a été le créateur de ces institutions qui sont parfaites sur le papier, mais sa vision était très limitée. Bolívar, par contre, était un libéral déchaîné qui essayait de créer l'alliance la plus grande et la plus puissante au monde.

M.E.S. — *D'après vous, quelles sont les différences fondamentales de personnalité entre Bolívar et Santander ?*

G.G.M. — Santander était sinueux et vipérin. Bolívar était un Caraïbe insolent. Il s'agit fondamentalement d'une différence de style.

M.E.S. — *Comment expliquez-vous le culte dont Bolívar est l'objet ?*

G.G.M. — Ce culte démesuré n'est qu'un sentiment atavique de culpabilité de la part de ceux qui l'ont traité comme un chien. Mais je continue à croire que Bolívar, comme ça, battu et foutu, est beaucoup plus grand que tel qu'on a essayé de nous le vendre. ■

*Entrevue réalisée par Maria Elvira Samper,
publiée dans Prensa Latina, mai 1989 ;
traduction de l'espagnol : Cecilia Ponte.*

1. Libérateur, celui qui a lutté pour la libération de son pays. N.d.t.
2. Personne de Cartagena, en Colombie. N.d.t.

Gabriel García Márquez a publié plusieurs titres, notamment : *L'automne du patriarcat*, Grasset et Fasquelle, 1977 (LGF, 1982) ; *Les funérailles de la Grande Mémé*, Grasset et Fasquelle, 1977 ; *L'incroyable et triste histoire de la candide Enrenda et de sa grand-mère diabolique*, Grasset et Fasquelle, 1977 ; *Récit d'un naufragé*, Grasset et Fasquelle, 1979 ; *Pas de lettre pour le colonel*, Grasset et Fasquelle, 1980 ; *Cent ans de solitude*, Seuil, 1980 (Points roman, 1980) ; *Chronique d'une mort annoncée*, Grasset et Fasquelle, 1981 ; *Une odeur de goyave : entretiens avec Plinio Mendoza*, Belfond, 1982 ; *Des feuilles dans la bourrasque*, Grasset et Fasquelle, 1983 ; *La Mala hora*, Grasset et Fasquelle, 1986 ; *L'amour au temps du choléra*, Grasset, 1987. Au début de 1990 paraîtra *Le général dans son labyrinthe* (titre provisoire), toujours chez Grasset.

Les éditions
présentent



La passion du jeu

Être acteur, être actrice, quel étrange métier, quelle mystérieuse quête, quelle vie troublante. Éphémère ou durable, cette « carrière » dont on parle tant, vaut-elle tous les sacrifices et toutes les passions ?

Céline BEAUDOIN, Thérèse BLAIS, Marthe TURGEON, Françoise FAUCHER, Jean-Pierre ALONZO, Gilbert TURP, Daniel GADOUAS, Michèle MAGNY, Markita BOIES, Doris LUSSIER, Angèle COUTU, Michelle ROSSIGNOL, Aubert PALLASCIO, Jean MARCHAND, Micheline LANCTÔT, Clémence DESROCHERS, Sophie FAUCHER, Louise DESCHÂTELETS, Marthe MERCURE, France DESJARLAIS, Louise PORTAL, Michel POIRIER, André MONTMORENCY, Gilles PELLETIER, Monique MILLER, Nathalie GADOUAS, Paul BUISSONNEAU, Rita LAFONTAINE, François TASSÉ, Hubert LOISELLE, Benoît GIRARD, René Richard CYR, Louise LAPRADE, Johanne FONTAINE, Demys PARIS, Paule BAILLARGEON, Yvette BRIND'AMOUR, Anne-Marie PROVENCHER, Benoît DAGENAIS, Françoise GRATON, Sylvie BOURQUE, Hélène MERCIER, Larry TREMBLAY, Monique RICHARD, Sophie CLÉMENT, Marie LABERGE, Anne DORVAL, René GINGRAS, Cédric NOËL, France CASTEL, Catherine BÉGIN, Jean L'ITALIEN, Louise DUSSELT, Dyne MOUSSO.

prix : 24,95 \$

DIFFUSION DMR

3700 A, boul. Saint-Laurent

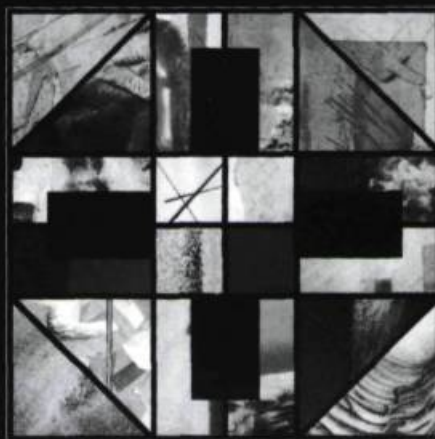
Montréal, H2X 2V4

Tél. : 514-499-0072

Rencontres Encuentros

Écrivains et artistes de l'Argentine et du Québec
Escritores y artistas de Argentina y Québec

Édition, design,
mise en page :
L'Union, L'Union, L'Union
L'Union, L'Union, L'Union
L'Union, L'Union, L'Union
L'Union, L'Union, L'Union



Éditions
Sans Nom

prix : 137,00\$

Chez votre
libraire

Éditions



Sans Nom